

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 45

Artikel: Nous !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212508>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bon aloi; mais la pièce de deux francs était fausse. Il pousse une exclamation énergique.

« Patron, dit le commis, faut courir après ce filou ! »

Le patron s'avance sur le seuil de la porte, et, promenant un regard circulaire dans la rue:

— Inutile de vous déranger, vous ne le rat-traperiez pas; le gueux a disparu. « Et puis » ajoute-t-il entre ses dents, « je gagne encore un sou ».

VÈ ON MALADO

BERDEFIET était tot moindro, tot biévo, tot fliappi du quaque dzo. L'avâi atrapâ la pêrece, onna crêva que pouâve pas baillî lo tor. L'êtai prâi pè lè piaute, pè lo mor, pè lè cousse, pè lo veintro, pè lè pormon, pè lo fêdzo, pè la coraille, pertot. On n'arâi pas su dere onna plièce que lai fasâi pas mau. A la fin, l'a bo et bin faliu allâ queri lo mâdzo, câ on démorâve traui liein de Jean-Louis que guière avoué dâi prêre et dâi boune tesanne.

Lo mâdzo l'arreve, l'accute bin adrâ pertot et l'a de suite recogni que Berdefiet l'avâi onna maladi d'au diablio, que fa à pèri de mau. L'êtai lo *coryza*, que crâio, âo bin on nom dinse: l'è pâo-l'ître on autre nom assebin, su pas tant su. Dein ti lè casse, lo madzo lâi a de:

— Berdefiet, vo z'ite bin matâdo. (Berdefiet fasâi dâi pllieint.) Su d'auträi million que sant malâdo quemet vo, on ein guière ion. (Berd rancotâve.) Mâ, se vo fède bin adrâi cein que vo vu dere, repondo de voutra via. Seulameint, faut m'accutâ à pecolon.

Berdefiet l'a tot promet, quemet vo pouâide pensâ. Et lo mâdzo lâi dit oncora:

— Berdefiet, vu allâ mè mimo vè l'apotiquiero, que vo z'envoûie oquie. Vo foudrài ein preindre quattro tote lè demi-hâore et pas iena de moins, sein que vo z'ite bon po preindre on beliet po le cemefiro. Lè foudrài avalâ, ma pas croussi dein lo mor. Vo m'âi bin oïu: quattro tote lè demi-hâore.

Berdefiet djure qu'oï et lo mâdzo s'ein va.

Cli l'apotiquiero fasâi on bocon assebin lo marchand de dzelenhie et quand l'è que lo mâdzo lâi è arreva, l'êtai justameint ein ètai d'ein betâ houit dein onna grôcha tiêce à perte à n'on tsaland que l'avâi. Lo mâdzo lâi dit dan de préparâ po Berdefiet dâi pèleule, houit dein onna boîte, et de lè lâi einvoyé tot tsaud avoué lo mot de beliet que s'edresâi quemet lè failâi preindre. Lo framaciens sé met aprî rido et quand l'è que la z'u tot reduit, ie dit dinse à son valet:

— Ta dou paquiet vouâ: clia tiêce de dzelenhie po Monsu Pâirodroz et clia petita boîte de pèleule avoué lo mot de beliet à Berdefiet, que faut preindre justo quemet lo mâdzo l'a de. Va rido !

Lo valet s'è dépatsi et qu'a-te fê? Sè bo et bin trompâ, tant lâi a que Berdefiet l'a regu la tiêce dâi houit dzelenhie et lo mot de beliet que s'edrei:

— Ne pas àoblliâ d'ein avalâ quattro tote lè demi-hâore, sein lè croussâ. »

Berdefiet, cein lâi a fê on coup... que l'a éta guéri.

MARC A LOUIS.

SAC A TERRE

DEUX fidèles amis du *Conteur* viennent de donner l'essor à une modeste plaquette.

L'un l'a écrite; le second l'a éditée. Nous avons dit : « modeste » plaquette; c'est que dès l'abord elle se défend de toute prétention. Et, en effet, elle n'en a pas pour deux sous. Oh ! mais n'ayez peur, elle fera son chemin tout de même et saura trouver les portes qui s'ouvriront accueillantes à son premier appel.

Sac à terre est son titre; Georges Jaccottet, son auteur; John Marti, son éditeur. Elle a,

comme sous-titre : « Rimes d'occasion et croquis militaires ». Vous le voyez, c'est tout à fait sans façons.

Cette plaquette est dédiée au colonel-divisionnaire L.-H. Bornand, qui, en remerciant l'auteur de cet hommage, lui dit :

« Vos vers, parfois critiques, ronchonneurs, ne sont jamais amers. Ils sont dans la bonne mentalité du pioupiou intelligent, qui marche toujours, mais se console des petits ennuis du métier, en se réservant le plaisir d'avoir les yeux ouverts et de voir le ridicule.

» Ils sont gais, entraînans, optimistes : ce sont des qualités militaires. »

Et l'auteur, si sympathique, les présentant à « ses amis de l'armée », dit, à son tour :

« Vous savez que cette prose et que ces rimes sont sans prétention aucune. Ecrits, pour la plupart, sur une table de cantonnement, à la lueur hésitante d'un quinquet fumeux, ces croquis rapides ne visent pas au grand art. Ils ignorent même certaines règles élémentaires de prosodie. Les retoucher ? À quoi bon, ils perdraient les seules qualités que j'ose leur reconnaître et qui peuvent leur donner quelque saveur : leur spontanéité et leur sincérité. »

Et, maintenant, goûtons-en, voulez-vous ? Si l'auteur et l'éditeur nous reprochent de reproduire, sans leur en avoir demandé l'autorisation, un des morceaux de ce recueil — ils ont bien trop d'esprit tous deux pour le faire — ma foi, nous leur répliquerons que lorsque nous voulons vanter à quelqu'un les mérites d'un bon vin, de ce vin qui « redemande », nous en débouchons un flacon. Et les personnes à qui ça « redemandera » n'auront qu'à s'adresser à M. John Marti, éditeur à Chailly sur Clarens. Avec vingt sous, elles seront satisfaites. C'est pas cher, dites, par le temps qui court ! Eh bien, voici :

Sous la tente.

Des gens ayant iî confortable,
Bon logis, bon feu, bonne table,
Parfois, par eccentricité,
S'en vont par les beaux mois d'été,
Vivre trois jours en dilettante

Sous la tente.

Pour nous, soldats, c'est autre chose.
Que le couchant soit gris ou rose
Ou qu'il soit noyé de brouillard,
On nous dit : « Partez sans retard
» Pour passer une nuit charmante,
» Sous la tente. »

Et l'on va, sur les pâturages,
— Sergeant Mage, est-ce pas tu rages ?
Planter dans l'humide gazon
Quatre piquets pour la maison
Où nous dormirons sur la menthe,
Sous la tente.

« Comme on fait son lit, on se couche »
On s'étend... une épingle touche :
L'autre ne touche rien du tout,
Car la tente abrite un gros trou
Et le terrain est très en pente,
Sous la tente.

Sous la tête, une grosse motte,
Sous les reins un rocher qui frotte,
Les pieds trempés par l'eau qui sourd
On attend le lever du jour :
Ce sont les plaisirs de l'attente,
Sous la tente.

On ne sait pas à quoi l'on rêve,
Mais on se répète sans trêve :
Quand donc en aurons-nous fini ?
Quand quitterons-nous ce doux nid ?
Car la joie est plutôt latente,
Sous la tente.

Et l'eau tout doucement ruisselle,
Vous mouillant jusque sous l'aisselle ;
Elle vous trempe jusqu'aux os,
Des cheveux jusqu'au bas du dos.
On se sent la peau dégoûtante,
Sous la tente.

Le jour vient... mais quelle surprise,
Pas un chat sur les pentes grises ;
Mais tout près, autour d'un gros feu,
La troupe, se chauffant un peu,
Attend l'heure de la détente,
Loin des tentes.

Qu'importe après tout l'infortune
De gémir dans la nuit sans lune
En ouvrant des yeux ébahis !
Et, s'il le faut, pour le pays
Nous dormirons l'âme contente,
Sous la tente.

NOUS !

Chantons notre aimable patrie !

LA rime n'est pas riche et le style en est vieux. Mais les vers du doyen Curtat ont entre autres mérites, celui de bien exprimer le sentiment général des Vaudois.»

C'est M. le pasteur Valotton qui écrivait ceci dans un article intitulé la *Patrice Vaudoise*, publié jadis dans le *Semeur Vaudois*, et après avoir cité quelques strophes de la vieille chanson du doyen Curtat :

Chantons notre aimable patrie,
Chantons cette terre chérie
Et son honneur et son tableau de vie,
Chantons tous le canton de Vaud,
Si beau !

Sur ce point, les Vaudois sont tous d'accord. Leur pays, ils en sont fiers... et il y a de quoi. Continue M. Valotton, dont nous abrégeons un peu les intéressantes remarques. Mais ce n'est pas le fait d'un chauvinisme qui fait tout voir en rose, — à preuve que, nous autres n'avons guère confiance en nous-mêmes, comme peuple. Il semble que nous ne soyons pas fiers d'être Vaudois : serait-ce qu'il n'y a pas de quoi ?

Toujours est-il que le sentiment national nous manque : tout au moins n'est-il guère formé. C'est que, pour en avoir un, il faudrait avoir le courage d'être soi. Nos voisins de Genève et de Neuchâtel ne s'en font certes pas faute.

Ecoutez les concitoyens de Rousseau... Il faut les entendre dire tout haut : « On n'est pas Genevois pour rien... On est de Genève ou on en est pas. » Et si les Neuchâtelois n'en disent pas autant, c'est qu'ils se bornent à le penser.

Pour nous quand nous disons de quelque chose : « C'est bien vaudois... », ce mot peut avoir plusieurs sens, exprimer le manque de volonté, un excès de réserve ou signifier autre chose, mais soyez bien sûrs que c'est tout juste le contraire d'un éloge.

Et voici qu'à mon tour je vais donner confirmation à ma règle, en disant : « la goguenardise... c'est bien vaudois. »

C'est que le fait est là : « Nous sommes essentiellement jugeurs et dénigrants, bien moins de ce qui nous entoure que de nous-mêmes. » Celui qui a dit cela était pourtant un excellent Vaudois : c'est Juste Olivier.

« Jugeurs et dénigrants », c'est bien ça, mais je préfère dire : « goguenards ». Ce seul mot dit tout. Un fait pourtant : nous aimons tant médire du « caractère vaudois » que nous nous délectons des « vaudoiseries » qui le mettent en scène, caricaturé. Cette littérature se vend beaucoup et chez les Vaudois surtout. Mais c'est à certaines conditions que nous aimons être blagués : « ça dépend », ça dépend comment et par qui. Il faut que ce soit collectivement et surtout que ça vienne d'un des nôtres. Ah ! si c'était d'un Neuchâtelois ! Et d'un Genevois donc !... On leur ferait bien voir qui on est... Mais entre Vaudois, en famille...

Comment expliquer tant de support chez les Vaudois... Débonnaireté ? — Je ne sais pas que vous dire... Nous savons être susceptible. Absence d'amour-propre ? — Pas tant que ça... Goguenardise !

Je veux qu'il y ait quelque chose à dire du « caractère vaudois ». Mais on a trop dit et ce n'est pas le moyen de renforcer le sentiment national. Les flatteries non plus : il faut dire vrai. Mais si la vérité sévère est souvent bonne à dire, la vérité louangeuse peut l'être aussi, à l'adresse d'un peuple surtout. En disant : « C'est bien vaudois », prenons le mot, je ne dis pas dans son sens favorable — ça ne dirait pas du tout — mais dans son sens complet. Car nous avons du bon ; il faut savoir le reconnaître pour pouvoir construire sur ce fond. Le caractère national est fait d'instincts et les instincts sont des forces. Il faut en profiter, dit-on quelquefois, en changer l'emploi.

Nous sommes Vaudois ; il faut avoir le courage de son opinion quand elle est bonne, et je crois que c'est ici le cas.

Ecoutez Juste Olivier, encore, qui avait pourtant quelque mérite à dire du bien de ses concitoyens.

« Si parfois il nous arrive de nous infatuer, dit-il, ce n'est jamais de nous-mêmes..., c'est de l'étranger. Nous aimons à nous faire petits. Il y a dans cette manière d'être quelque chose d'humble et de touchant qui, à certains égards, mérite aussi du respect... Nous avons du sol. C'est le fonds qui manque le moins. Notre vie n'est ni bruyante, ni éclatante, mais si elle est sans étalage, elle est aussi sans airs trompeurs ni guindés, elle a de la sincérité..., de la force, du courage, de la patience, de l'abandon, du chez-soi, de l'individualité..., l'instinct démocratique, de la simplicité, un ton très juste, une couleur très naturelle, rien de forcée, enfin une originalité particulière quoique peu sensible, dont la civilisation n'a pu effacer le trait principal, qui est un laisser-aller tranquille et reposé »

Oui, c'est bien cela : un laisser-aller tranquille et reposé. Regardez marcher nos campagnards lorsqu'ils ne sont pas pressés. Leur allure n'exprime-t-elle pas une gravité rêveuse, peut-être pensive, où d'ailleurs la grâce ne manque pas ? Le Vaudois marche bien, « bon pas », et longtemps, mais il aime le calme et déteste qu'on le presse. Il fait ce qu'il faut, mais juste, et rien de plus. S'il est peu pensif et très réservé, c'est qu'il a la pudeur de ses sentiments. Tout en sachant très bien ce qu'il veut, il suit une philosophie de prudence dont la formule est peut-être : « Ça dépend », à moins que ce ne soit : « on verra voir. »

Beaucoup de bon sens, supplément pour une part aux déficits de la volonté, un sentiment du devoir moyen mais ferme, de la bienveillance et de la dignité naturelles, un coin de rêve, un fond de bonhomie, — voilà les qualités tranquilles et tempérées, solides aussi, dont on peut dire : « c'est bien vaudois ! »

« Un génie est caché dans tous ces lieux que j'aime... »

Ainsi dit un vers de jeunesse d'un poète vaudois qui a beaucoup aimé son pays. Pourtant, après avoir toute sa vie cherché ce génie et tâché de le faire parler, ce poète en est arrivé à dire, en manière de conclusion : ce génie « m'a encore plus répondu qu'on ne l'a écouté... Ne nous faisons pas d'illusion. Il s'évanouira et rentrera dans sa grotte... »

C'est qu'il est vaudois ce génie, donc discret et réservé : il ne crie pas sur les toits et déteste se compromettre ; il est « caché » : le poète a bien dit, mais son présage pessimiste a tort : le génie n'est pas rentré dans sa grotte, sa voix ne s'est pas tue, il parle toujours et qui l'écoute l'entendra.

« Un génie est caché dans tous ces lieux que j'aime... »

C'est vrai, et plus on y croira, plus ce sera vrai... —

LE « CONTEUR » DES DAMES

Les domestiques femmes.

UNE de nos voisines se lamentait, l'autre jour, sur le compte de sa domestique.

Rien de surprenant à cela ; c'est dans l'ordre des choses. Les maîtres se plaignent des domestiques et les domestiques, des maîtres. On dit qu'il fut un temps où maîtres et domestiques n'avaient réciproquement rien à se reprocher. Nous ne l'avons pas connu. En tout cas, il doit être très loin dans le passé. Oh ! mais ce qu'il devait alors faire beau et bon vivre. Hélas ! Que les temps sont changés !... »

Ah ! cette question des domestiques, c'est comme la question d'Orient : interminable, parce qu'insoluble.

Tenez, voyez plutôt ce qu'en écrivait déjà, en 1898, un chroniqueur. A ce moment-là, paraît-il, les domestiques femmes étaient, chez nous, très rares. « Et non seulement, disait-il, les servantes deviennent rares, mais il semble qu'elles ne sont plus douées des qualités qu'on réclame d'elles : la fidélité, le savoir-faire et l'attachement. »

Et notre chroniqueur ajoute :

« Cependant, si nous en croyons ce qui se passe en Angleterre et aux États-Unis, nous sommes encore favorisés. La pénurie de domestiques femmes se fait encore plus sentir. Du moins n'y trouve-t-on des servantes qu'à condition de les traiter avec des égards que nous ne connaissons pas. Une domestique anglaise ou américaine fait ordinairement cinq repas par jour : un premier déjeuner avec de la viande à sept heures un quart du matin, un deuxième à onze heures, un lunch vigoureux à deux et un dîner à huit. A quatre heures, bien entendu, elle prend le thé et les tartines inévitables. On ne lui demande, ni de laver, ni d'écurer, ni de raccommoder, ni de faire n'importe quel gros ouvrage. Elle a généralement un jour de congé par semaine et quelquefois la liberté de ses soirées ; on cite même certaines places, en Amérique, où elle dispose d'un salon pour recevoir ses amis et où une heure lui est réservée « pour étudier sur le piano de madame ».

Que nous voilà loin de la bonne à tout faire qui travaille seize heures par jour, débarbouille les mioches, brosse les vêtements de monsieur, entretient ceux de sa maîtresse, va aux provisions et fait la cuisine. Et nous nous plaignons de la pauvre fille ! Il n'y a pas de maîtresse qui n'aille répétant que les serviteurs d'aujourd'hui sont inférieurs à ceux d'autrefois.

« Cela est vrai, peut-être, continue le chroniqueur. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que le traitement réservé à leur domesticité par les maîtres d'autrefois était bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. Ils lui témoignaient une paternelle indulgence ; ils avaient pour elle une sollicitude qui, par la reconnaissance, devait engendrer la fidélité ; ils la traitaient avec une familiarité affectueuse qui rapprochait les distances. On rendait hommage au dévouement par lequel ce serviteur honorait sa condition et on considérait comme un devoir d'assurer du pain à sa veilleuse. »

A ce propos, M. de Cherville n'y allait pas par quatre chemins. Pour lui, tout le mal vient de ce que la femme se désintéresse de plus en plus du rôle modeste, prosaïque, tutélaire de ménagère.

« Certainement, écrivait-il, il est plus agréable pour une jeune femme de trôner en grande toilette dans son salon que de se mettre en relations directes avec ses fournisseurs ou de gagner des taches en rôdant autour des fourneaux ; mais, si douces que soient ces joies, elles doivent rester le privilège des exceptions assez largement rentées pour affronter le gaspillage. Dans la sphère,

encore enviable, de l'aisance, où ce gaspillage serait fatal, rien ne vaut, pour le prévenir, les occupations que nous venons de citer ; elles seules peuvent asseoir sur des bases solides la fortune que le chef de famille travaille à édifier. »

Peut-être est-il permis de trouver ces réflexions excessives, au moins en ce qui concerne notre petite bourgeoisie de Suisse qui est restée, à quelques exceptions près, le type de la femme d'inferior et de la bonne ménagère. Si les domestiques ne sont point tels que nous les voudrions, n'est-ce pas que nous n'apportons pas assez de soin dans leur choix et que nous négligeons de les former à notre service ? Dans tout contrat, chaque contractant a ses droits, mais il a aussi ses devoirs.

On cite, comme typique, la réponse de ce cocher d'autrefois, qui, remercié par son jeune maître, lui répondit avec une tranquille assurance :

— M'en aller ? Non monsieur. Je vous ai conduit le jour de votre baptême, je vous conduirai le jour de votre enterrement...

Rapprochez maintenant cette réponse de la demande que posait une domestique de couleur à une Anglaise qui cherchait une nourrice :

— N'est-ce pas vous la femme qui cherche une dame pour nourrir son bébé ?

Entre ce sans-gêne de la domestique de couleur et la fidélité opiniâtre du vieux cocher, il n'y a pas seulement une différence de caractère, mais toute la distance qui sépare l'ancien monde du nouveau.

Et mais ce n'est point déchoir que de se faire domestique, témoin le fait que voici.

Une jeune femme distinguée et de bonne éducation, obligée par les circonstances d'entrer en service, venait de faire paraître, à cet effet, une annonce dans un grand journal de Londres. Les offres affluèrent aussitôt. Mais il y en eut une qui la toucha plus que les autres. Elle était ainsi conçue :

« Mademoiselle, je lis votre annonce, et il faut que je vous écrive tout de suite. J'admire votre courage, et je suis heureux de voir qu'il y a dans le monde une jeune fille ayant assez de bon sens pour comprendre qu'il n'y a pas de déshonneur dans le travail domestique. Je voudrais bien épouser une femme comme vous, si vous n'êtes ni trop vieille ni trop laide, et je suis sûr que vous n'êtes ni l'une ni l'autre. Voulez-vous me dire votre âge, votre teint, votre taille, votre apparence personnelle et si vous acceptez pour mari un honnête menuisier qui gagne 5000 fr. par an ? »

Ce brave ouvrier parlait d'or.

Le vieux proverbe, disant qu'il n'y a pas de mortier, n'a pas encore été remplacé.

OCCASION. — En vente à la rédaction du *Conteur* (rue Etraz, 23), encore quelques exemplaires des *Causeries du Conteur Vaudois* (1^{re} série, 2^e édit. illustrée), recueil des morceaux français et patois (prose et vers) les plus goûters, publiés au cours des premières années d'existence de ce journal (54^e année). - **Au prix de 1 fr. 50 l'exemplaire.**

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine : Ce soir, samedi, à 8 1/2 h. *Les élèves de Isadora Duncan*. — Demain, dimanche, en matinée, à 2 1/2 h. *Les mystères de Paris*, grand drame d'Eugène Sue. — Le soir, à 8 h., *Oiseaux de passage* et *La Charette anglaise*. — Mardi 7, Tournée Baret, avec le concours de M. J. Leitner, de la Comédie française : *La marche nuptiale*, de Henry Bataille.

* * *

Théâtre de la Comédie (Kursaal) — Prochains spectacles :

Samedi 4, dimanche 5 (matinée et soirée) *L'Impromptu du paquetage*, pièce nouvelle de M. Donnay et *Connais-toi*, 3 actes de P. Hervieu. — Lundi 6 et mercredi 8, *Les Marionnettes*, 4 actes de P. Wolff.

En raison du grand succès de M. G. Pitoeff, dans *Candida*, la direction l'a engagé pour une pièce de Tolstoï à fin janvier.

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.